

Le soleil était parti éclairer l'Australie, pourtant il faisait affreusement chaud dans les rues bétonnées du centre-ville. Il semblait aux habitants que la chaleur de la journée qui leur tombait dessus se transformait en brouillard étouffant la nuit. L'humidité couvrait tous les corps qui essayaient de se reposer après une dure journée. Ces derniers faisaient le moins de mouvement possible pour ne pas engendrer plus de température. Dans cette position, nombre d'entre eux paraissaient écrasés par l'atmosphère. Des tas de chair ne bougeant que pour laisser passer l'air bouillant entre leurs narines ou leurs dents écartées. Les étoiles de mer auraient pu attenter un procès pour copyright si elles n'étaient pas en train de se battre pour survivre au changement du potentiel hydrogène de leurs maisons.

Les fenêtres avaient été laissées ouvertes, espérant rafraichir les logements avant une nouvelle journée à peine respirable. Ni le vent, ni un quelconque oiseau ne venait déranger le silence persistant annonçant presque une apocalypse rapide. Oui, ce printemps-là était le plus chaud jamais vu. Mais plus personne ne faisait la mauvaise blague d'être surpris. Elle avait duré cette blague. Pour le comique de répétition apparemment. M'enfin là, cela en faisait des répétitions. A tel point, que les musiciens étaient fins prêts pour le concert. Les audiences des journaux météorologiques avaient atteint les plus bas plafonds de toute l'histoire. Les gens ne perdaient plus leur temps avec des conneries pareilles. Il faisait chaud. Il ferait chaud. Point. Quel besoin de savoir que peut-être dans une semaine, la température descendrait en dessous des cinquante degrés Celsius ? Dans tous les cas, la nouvelle apparaîtrait dans le journal de la fin de semaine : l'appareil de mesure avait fondu sous la chaleur, il ferait bien cinquante-huit degrés la semaine prochaine, dès dix heures du matin.

La nuit n'avait pas porté conseil aux politiciens en cinquante années, elle n'allait pas le faire aujourd'hui comme par magie. Alors, une journée de canicule s'était transformée en nuits bouillantes et en orages presque tropicaux.

Il n'était plus possible pour des milliards de personnes de rejoindre leur lieu de travail, alors le travail se faisait de chez soi. Cela évitait les insulations et les brûlures graves dues au violent soleil. Les plus jeunes utilisaient les écrans pour aller à l'école et apprenaient à reconnaître un sourire dans des mimiques crispées dues à la chaleur.

La société entière avait réfléchi à vivre la nuit mais le manque de lumière et la dégradation de la santé mentale des volontaires à l'expérience avait décidé que pour la pérennité de chacun, il fallait mieux continuer ainsi. La pérennité. Un mot dénué de sens désormais. Il ne parlait à personne et ne parlerait plus à personne. Il semblait que l'humanité attendait sa fin qu'elle avait volontairement provoquée. Comme un criminel en attente de son jugement. Les religieux criaient à une possible rédemption de cet enfer et créaient des sectes de plus en plus importantes. Le monde humain, après avoir vécu des millénaires, patientait en regardant les résultats de sa déchéance. Quel serait le mot de la fin ? Il n'était plus question de survie depuis bien longtemps désormais. Il n'était plus question de grand-chose à présent.

Les industries générant le plus d'argent avant l'apocalypse - même si les médias évitaient de l'appeler comme cela pour « éviter d'affoler les foules » - étaient restées en haut de la liste des entreprises qui faisaient le plus de bénéfices. Tout en atteignant des sommets lorsqu'il était question d'émissions de gaz à effet de serre. Les directeurs et les actionnaires n'avaient pas compris. Non, ce n'est pas qu'ils n'avaient pas compris, c'est qu'ils s'en fichaient. Parce qu'ils avaient assez d'argent pour acheter des

climatisations au marché noir. Ils avaient abruti le reste du monde avec la chaleur et pouvaient offrir des oasis à leurs familles.

Carpe Diem.

Il aurait suffi d'un peu de volonté pourtant. Mais Carpe Diem ne rimait pas avec volonté. Il y avait eu des associations par centaines. Pour dépolluer les océans, sauver des espèces en voie d'extinction, recycler mieux et plus durablement, ramasser les déchets, construire plus grand, plus fort, plus écologique. Elles s'étaient toutes noyées dans l'immensité du monde. Les gens avaient attendu que des mouvements plus radicaux naissent et se fassent entendre. Quelques dizaines de personnes bloquaient les routes ou les accès aux banques. Mais qu'était-ce ces dizaines de personnes face au système si bien huilé de la machine qui forme et maintient les dirigeants au pouvoir. Cette entraide à la vie à la mort de ces hommes-là, prêts à tout pour maintenir un système qui détruit mais qui les fait goûter le pouvoir divin de se sentir supérieur. De se sentir animé d'une volonté divine, d'un devoir suprême.

Le pouvoir divin, elle, elle n'en avait pas grand-chose à faire. Elle savait juste qu'elle n'était plus essentielle à la société. C'est ce qu'on lui avait dit. Elle travaillait dans le monde entier avant l'Annonce. Elle voyageait beaucoup, bien qu'elle se fût restreinte aux destinations fiables par train dès le début de sa carrière. Elle visitait les plus grands musées du monde, en présentiel ou en visioconférence. Après des études en théologie, elle s'était lancée dans l'étude approfondie de la transmission des traditions religieuses dans l'Antiquité. Elle adorait son métier. Elle savait apprécier les avantages qu'il lui offrait, comme celui de passer du temps avec son fils de six ans. Son fils était toute sa vie. Bien plus que tout ce qui faisait d'elle celle qu'elle était. Avant tout autre chose, elle était sa mère et il était son fils. D'une curiosité sans borne et d'une empathie sans égale, il était un « charmant gamin » comme sa voisine aimait l'appeler. « Charmant gamin » puis un ébouriffage de cheveux tous les soirs lorsqu'il passait la voir pour aller faire un jeu avec elle. Avec les confinements répétés puis presque continus imposés par la chaleur, le voisinage était devenu le cercle social le plus proche de tout-un-chacun. La voisine était une ancienne ingénieure qui avait rêvé toute sa carrière des voyages qu'elle ferait une fois à la retraite. Bloquée dans son appartement par les vagues de chaleur incessantes, elle faisait désormais ses voyages à travers les livres de tourisme qu'elle avait récupérée quand la bibliothèque de la ville avait mis la clé sous la porte. Camille qu'elle s'appelait la voisine. « Je vais voir Camille » lançait son fils tous les soirs en attendant le sourire de sa mère qui lui confirmait qu'elle l'avait entendu. Et le « charmant gamin » allait voir Camille. Il revenait tous les jours à dix-neuf heure trente. Précisément. Et précisément, à dix-neuf heure trente tous les soirs, le repas sortait du four ou de la casserole, encore chaud. Elle, elle aimait bien cuisiner. Cela ne l'avait jamais dérangée. Et puis, la nourriture les faisait voyager maintenant. Elle aimait varier les repas et mélangeait souvent les plats étrangers en faisant son planning de la semaine.

Le mardi soir, le garçon des courses passait. Avec son uniforme jaune et bleu clair, il faisait parfois penser à un lycéen américain dans son maillot de baseball. La casquette faisait aussi partie du lot. Toujours. Le garçon des courses posait bruyamment les sacs pleins sur le palier, sonnait et dès la porte ouverte, marmonnait un bonsoir fatigué. Son badge devait sûrement indiquer son nom ou du moins son prénom mais il passait tellement en coup de vent à chaque fois qu'elle n'avait jamais eu le temps de s'y intéresser. Il tendait la main comme si son avant-bras était dépourvu de tous muscles. Il récupérait la liste de courses de la semaine suivante et la froissait en la fourrant dans la poche avant

droite de son pantalon. Suite à ça, il faisait ce tic, reconnaissable. Il soulevait sa casquette de la main gauche et passait sa main droite dans ses cheveux, les lissant en arrière. Puis, en se frottant la nuque de sa main libre, il revissait la chose informe jaune et bleue sur sa tête, l'air de dire « bon, ce n'est pas tout mais il faut que j'y aille moi... ». Il dansait une dizaine de secondes sur ses pieds, les yeux baissés, comme s'il était conscient que c'était le minimum demandé. Soudainement, sans décrocher un mot de plus, il tournait les talons et s'en allait, laissant les sacs de courses, là, sur le palier.

Il venait toujours vers dix-huit heure trente, le jeune baseballeur. Réglé comme un papier à musique.

De toutes manières, l'entièreté de son quotidien, à elle, était minuté. Le réveil était précis, tous les matins à sept heure trente. Puis, les cinq minutes de douche, souvent gelée pour rafraîchir les corps brûlants, démarraient sa journée. Et ainsi de suite tout au long du jour. L'ouverture des fenêtres pour l'aération, le petit-déjeuner, le brossage de dents, ... Cela permettait de garder les esprits occupés et de « garder un rythme calé pour une bonne santé » comme elle disait. Même son fils avait fini par apprendre cette phrase par cœur et la taquinait souvent avec. Il se moquait gentiment de la rigidité de sa mère. De son besoin de contrôle. Mais même s'il souriait d'elle avec ses fossettes enfantines, il ne dérogeait jamais à replacer les couverts s'ils n'étaient pas droits ou à remettre l'horloge du four avec une précision millimétrée lors des coupures d'électricité. Il apprenait vite pour un gosse. Être enfermé à la maison toute la journée lui avait permis d'explorer de nombreux sujets jusqu'aux racines comme l'électroménager ou l'obsolescence programmée. Alors remettre l'heure du four ne lui était guère un challenge. Il savait que ses chaussures devaient être rangées dans le placard de l'entrée et les clés suspendues au petit hibou en bois accroché au mur à l'aide de deux vis sûrement rescapées d'un précédent déménagement. Il possédait ses propres clés avec une Jeep rose en guise de porte-clé. L'enfant l'avait choisi plus pour le rose que pour la Jeep. De toutes façons, il n'avait jamais vu une Jeep à taille humaine. Ces voitures avaient été bannies dans les premières à cause de leur empreinte carbone bien trop importante. Elles appartenaient dorénavant au cimetière des anciennes générations comme les walkmans, les DVDs et les ordinateurs 2D. Que le monde avait changé. Elle pensait à ses parents qui ne le reconnaîtraient pas, ce monde. Un monde étranger rempli d'étrangers collés les uns aux autres, obligés d'admirer la rébellion de la nature et d'en subir les conséquences. Non, c'est sûr que ses parents avaient bien fait de mourir avant la fin de leur monde.

Un cri déchirant brisa la quiétude de la nuit. Le Cauchemar avait fait une nouvelle victime. Son propre hurlement la réveilla en sursaut. Prise d'une panique atroce renforcée par la chaleur stupéfiante qui l'empêchait de respirer correctement, elle se leva. Trébuchant contre ses propres pieds, les yeux hagards, elle se précipita dans sa salle de bain espérant vainement que l'eau dans les tuyaux ait refroidie pendant la nuit. Ses doigts tremblants se battirent quelques secondes contre le levier du robinet. L'eau jaillit, s'évaporant presque immédiatement dans l'air, déposant son humidité sur toutes les surfaces disponibles. Sa main s'abattit rapidement pour fermer le robinet. Levant les yeux, épuisée par les événements, son regard se posa sur son reflet la fixant là, dans le miroir. Non. Ces joues amaigries, ces rides de fatigue, ces cernes violacées, tout cela, ce n'était pas elle. Ce reflet avait perdu une dizaine de kilogrammes. Il semblait fait de cire, ce reflet. La peau flasque semblait s'écouler sur son visage, attirée irrémédiablement par la gravité. Non ! Qui était cette copie déperie d'elle-même ? C'était forcément une blague, un coup monté. Un écran avait été installé là et lui montrait une fausse réalité. C'était forcément ça. Il fallait que ce soit. Folle d'angoisse, elle brisa le miroir de ses phalanges. Les bouts de verre s'éparpillèrent à grande vitesse dans la pièce. Les débris lui renvoyèrent une image, celle de son reflet animé d'un sourire dément.

Son fils. Il fallait qu'elle trouve son fils.

Lui, arriva dans l'immeuble à sept heure, exaspéré d'avoir été sorti de son lit si tôt en ce dimanche matin. Que le monde était devenu sombre si les gens ne pouvaient pas attendre quelques heures que les professionnels soient réveillés. Grommelant dans sa barbe et faisant bien comprendre à toutes les personnes présentes qu'il n'avait aucune envie d'être là, il monta les escaliers, les pieds lourds. Arrivé au troisième étage, il entra dans l'appartement en essuyant la sueur qui dégoulinait déjà de son front. Il remarqua les clefs accrochées avec une petite Jeep rose à un hibou en bois, couvertes de poussières. Dessous, un uniforme, de baseball lui sembla-t-il, jaune et bleu clair était laissé négligemment sur un sac de course vide. La table était mise ou plutôt, elle n'avait pas été débarrassée. Une assiette vide, remarquablement saucée sûrement par le pain posé à côté du verre, faisait face à une assiette pleine. L'odeur qui se dégageait de celle-ci correspondait parfaitement à la couleur verdâtre qui l'habillait. Le policier qui l'accompagnait lui montra la fenêtre d'une main, expliquant qu'il l'avait ouverte en arrivant car l'air était irrespirable. Tous deux continuèrent à se diriger vers le couloir marquant seulement un temps d'arrêt devant le four qui indiquait « 10h41, mardi 25 février ». Assurément, nous n'étions ni un mardi, ni le 25, ni en février.

Dans le lit conjugal, un corps était allongé là, comme posé religieusement. Seul le teint cadavérique de la jeune femme indiquait qu'elle était morte. Son visage semblait détendu, apaisé après avoir été crispé pendant de longues années. Une voisine était là, racontant presque hystériquement ce dont elle se souvenait à une policière. « Elle hurlait « Louis, Louis ! ». Elle était complètement folle, comme métamorphosée ! ».

La policière l'interrompu en lui demandant qui pouvait bien être ce Louis et s'il avait disparu. La voix basse, semblant transmettre un secret bien caché, la voisine répondit : « Vous savez, on entendait tous les soirs sa porte s'ouvrir à dix-huit heure et dix-neuf heure trente. Elle saluait ce fameux Louis en lui disant d'être bien sage et de revenir à l'heure. Elle lui faisait un bisou puis fermait la porte. Mais la vérité, c'est qu'on n'a jamais vu personne passer cette porte nous, madame la policière. Personne... ». Suite, à cette déclaration, elle fit un bruit de dédain avec sa bouche en secouant sa tête négativement puis s'en alla, sans même se retourner.

L'homme s'approcha du lit, sortant son stéthoscope et déclara l'heure de la mort, froidement.

- De quoi est-elle morte Docteur ?
- Du plus grand fléau de notre temps...
- La chaleur ?

Un grommellement négatif lui répondit.

- De quoi est morte la victime Docteur ?

Un soupir las se fit entendre.

- Du manque d'amour, Caporal, du manque d'amour.